Alternatives Rurales(5)
www.alternatives-rurales.org- Octobre 2017
https://doi.org/10.60569/5-a3

La transformation de l'agriculture familiale dans la vallée du M'Goun : nouvelles perspectives sur l'agriculture oasienne

Karen Rignall
Département d'Agriculture, Alimentation et Environnement. Université du Kentucky (Etats Unis)
Contact : karen.rignall@uky.edu

Résumé

De nombreux mouvements pour la souveraineté alimentaire et de nombreux programmes de développement ont mis en avant le rôle des agriculteurs familiaux dans la mise en œuvre de pratiques agricoles durables. Cependant, une telle approche fait face en pratique à de nombreux défis dans les oasis du Sud-Est du Maroc. La plupart des chercheurs et des décideurs s'accordent sur le fait que ces oasis sont soumises à des pressions environnementales et économiques sans précédent. Dans ce contexte, le potentiel de l'agriculture oasienne reste limité. Cet article examine l'histoire récente de l'agriculture familiale dans la vallée de M'Goun (province de Tinghir) pour proposer une perspective alternative sur ce type d'agriculture. Cet article se fonde sur une étude de cas pour étudier les changements profonds de l'agriculture d'oasis durant plus d'un demi-siècle. La façon dont les agriculteurs ont intégré des nouveaux impératifs économiques et techniques dans leurs pratiques agricoles montre la possibilité d'un renouveau de l'agriculture familiale dans des zones bénéficiant d'un accès suffisant en eau et en terre. Cependant, ces potentialités restent pour l'instant liées à la transformation du marché de main d'œuvre agricole et à la persistance de certaines inégalités économiques et sociales.

Mots clés : agriculture familiale, agriculture oasienne, migration, main d'œuvre agricole

Introduction

De nombreux mouvements pour la souveraineté alimentaire et de nombreux programmes de développement ont mis en avant le rôle des agriculteurs familiaux dans la mise en œuvre de pratiques agricoles durables (par exemple, La Via Campesina, 2015 ; FAO, 2013). Cependant, une telle approche fait face en pratique à de nombreux défis dans les oasis du Sud-Est du Maroc. Tout au long du XXème siècle, différents observateurs ont questionné la viabilité et le futur des oasis et de l'agriculture de montagne au Maroc (Berque, 1955 ; de Haas et de Mas, 1997). Certains de ces auteurs ont fondé leur analyse sur des idées communément admises sur l'inefficacité de la petite agriculture, idées qui ont aussi influencé des politiques publiques favorisant une agriculture intensive en capital et en utilisation de l'eau (par exemple, Joly, 1946).

Après un siècle de telles politiques, des préoccupations émergent quant à l'état des réserves en eau souterraine, du régime foncier et des inégalités qui résultent d'une priorité donnée à une agriculture à haute valeur ajoutée pour l'exportation (Mahdi, 2014). La plupart des chercheurs et des décideurs s'accordent sur le fait que les oasis du Sud-Est marocain sont soumises à des pressions environnementales et économiques sans précédent, sans compter les changements climatiques, les transformations liées au capitalisme, le morcellement de la propriété foncière et l'émigration, qui ensemble compromettent la viabilité de l'agriculture oasienne (Ait Hmida, 2003 ; Aziz et Elquaoumi, 2016 ; Fusilier et al., 2009).

Cet article examine l'histoire récente de l'agriculture familiale dans une oasis marocaine pour proposer une perspective alternative sur ce type d'agriculture. Je montrerai que la façon dont les agriculteurs ont intégré des impératifs économiques et techniques dans leurs pratiques agricoles indique la possibilité du renouveau de l'agriculture familiale tel qu'argumenté par Van der Pleog (2014), en particulier dans des zones bénéficiant d'un accès suffisant en eau et en terre. Notre étude va plus loin en montrant l'importance d'une analyse critique en économie politique portant sur les agriculteurs qui participent à ce renouveau.

Cet article se fonde sur une étude de cas dans la vallée de M'Goun (province de Tinghir) pour étudier les changements profonds de l'agriculture d'oasis durant plus d'un demi-siècle.[1]

L'intégration de pratiques agricoles pour une production commerciale à petite échelle au sein de l'agriculture d'oasis permet, dans certains cas, d'améliorer à la fois la durabilité environnementale et le rôle économique de l'agriculture familiale pour les familles vivant dans ces oasis. Cependant, ce potentiel est marqué par des inégalités en termes d'accès à aux ressources et à la main d'œuvre nécessaires pour l'agriculture familiale. Il y a aussi des contraintes géographiques et agro-écologiques relatives à l'accès à l'eau : des communautés qui n'ont pas accès à la ressource en eau relativement abondante de l'Oued Mgoun (telles que les communautés en altitude ou le long de la vallée du Dadès) sont limitées dans leur capacité à étendre ou intensifier l'agriculture. Bien que la gestion de l'eau soit un élément structurant de l'agriculture d'oasis, la présente étude se concentre sur la gestion des cultures et de la main d'œuvre.

[1] Cet article est une adaptation pour Alternatives Rurales et une traduction de Rignall (2016).

Méthodologie

Cette étude est fondée sur 12 mois de travail ethnographique en 2010. Elle avait pour objectif d'analyser les transformations sur le long terme des pratiques agricoles et l'économie politique des changements agraires. Les nouvelles dynamiques autour de l'accès à la terre et les politiques de développement agricole (notamment avec le Plan Maroc Vert) ont influencé les pratiques agraires (Rignall, 2016). Dans ce contexte, la présente recherche a un objectif méthodologique et théorique large : repenser ce qui constitue une agriculture productive dans une agro-écologie d'oasis.

En particulier, les enquêtes de terrain ont exploré la transformation de l'agriculture familiale durant les 50 dernières années. La recherche dans son ensemble a porté sur différentes localités de la vallée de Mgoun. Dans cette vallée, les moyens d'existence ont évolué, tout comme les usages de la terre. De nombreuses personnes ont dû arrêter la transhumance et s'installer dans les terres de fonds de vallée.

L'article s'intéresse plus particulièrement aux changements agraires qui ont eu lieu dans le village d'El Harte, un douar agricole situé à proximité de la municipalité de Kelaa Mgouna (Figure 1). Ce village n'a jamais été impliqué dans un pastoralisme extensif, bien que certains anciens pasteurs se soient installés récemment pour travailler comme ouvriers agricoles. Historiquement, l'usage principal de la terre et le système social ont été ancrés dans une agriculture intensive d'oasis.

Des entretiens semi-structurés ont été menés avec des agriculteurs, des vulgarisateurs et des leaders : représentants des terres collectives, gestionnaires de l'eau (*amghar ou aman*), membres de la *jmaa*, le conseil communautaire traditionnel du douar. De plus, 12 ménages ont été étudiés en détail en tant qu'étude de cas. Le but de ces études de cas était d'utiliser l'expérience de ménages spécifiques pour, à travers eux, qualifier les transformations en cours dans la vallée. Un échantillonnage dirigé a été mis en œuvre, sur la base de données démographiques, pour sélectionner des ménages ayant une diversité d'accès à la terre, de revenus et de pratiques agricoles. Des données détaillées ont été recueillies en ce qui concerne l'histoire de chaque famille, les stratégies d'acquisition de revenus, l'évolution de l'accès à la terre, les pratiques agricoles, la consommation familiale et les migrations. Au total, environ 200 entretiens ont été effectués.

Les entretiens effectués ont été complétés par de l'observation participante – la méthode centrale d'un travail anthropologique. Les conclusions présentées ici sont donc une interprétation qualitative fondée sur ces nombreux entretiens et ces observations plutôt que sur une évaluation quantitative des changements agraires.

Histoire de l'agriculture d'oasis d'El Harte

Les politiques marocaines récentes pour promouvoir l'agriculture oasienne ont montré une certaine ouverture pour prendre en compte l'agriculture à petite échelle des oasis comme composante légitime de la diversité agricole du pays. C'est le cas par exemple de la promotion des dattes, du miel et de la production de roses dans le cadre du Plan Maroc Vert (Berahmani et al., 2015). Bien que le but soit d'appuyer l'agriculture des petites exploitations, ces programmes finissent fréquemment par favoriser les exploitations les plus aisées et ont tendance à promouvoir

des modèles productivistes et capitalistiques dans les différents systèmes oasiens (Akesbi, 2014).

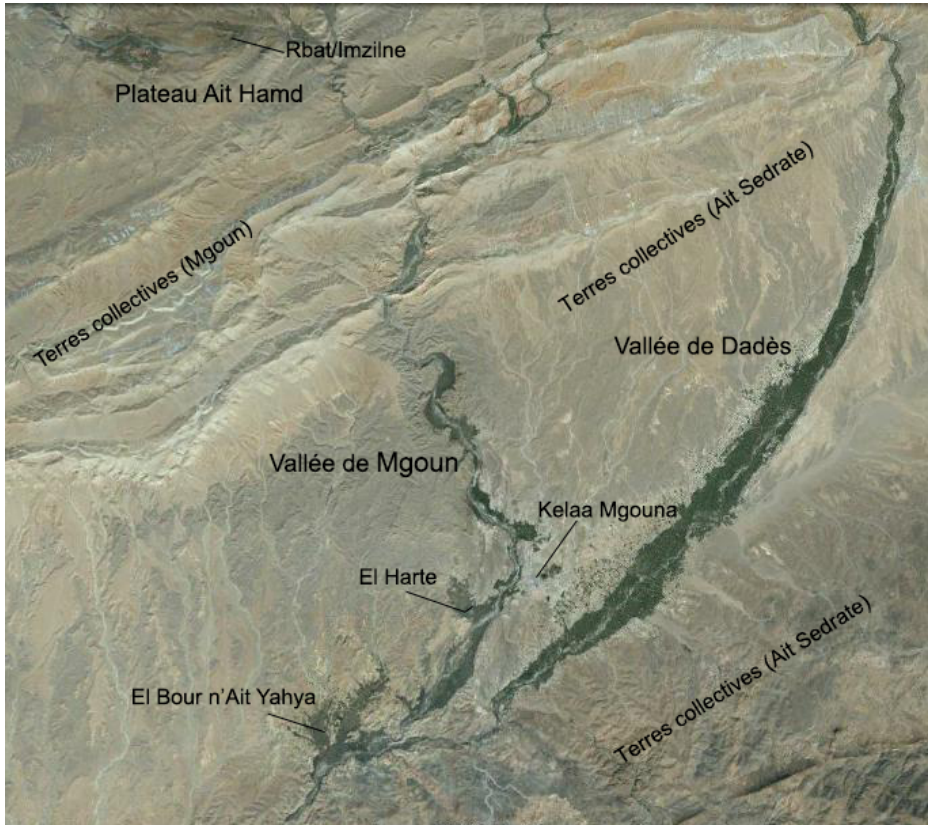

Figure 1. Image satellite de la vallée du M'Goun (obtenue à partir de Google Earth, 2012)

Ces systèmes oasiens sont pourtant caractérisés par une forte diversité agricole (Battesti, 2005 ; FAO, 2015). Du fait de cette diversité, les oasis ont été reconnues comme un patrimoine important au niveau mondial, à préserver à la fois pour ces caractéristiques agroécologiques et culturelles (Koohafkan et Altieri, 2010). Cependant, cette agriculture familiale est en pratique en constantes mutations, en particulier pour répondre aux transformations des marchés agricoles et les implications de ces transformations sur les modes d'organisation du travail agricole (Mahdi, 2015).

Dans la zone de la vallée de M'Goun étudiée ici, les champs peuvent être irrigués par l'oued M'Goun tout au long de l'année (Figure 2). Par le passé, les agriculteurs cultivaient essentiellement du blé pendant l'hiver et du maïs pendant l'été. Des métayers travaillaient sur les terres de propriétaires et cultivaient pour leur propre compte de petites superficies. Les grains produits n'étaient pas commercialisés et les rares surplus étaient stockés en prévision de futures périodes de famine ; les dernières s'étant produites dans les années 1930. Ces systèmes de petites exploitations ne pouvaient pas vraiment être caractérisées comme auto-suffisantes (Pascon, 1980) : lors des entretiens menés en 2010, seules les familles les plus riches (définies ici en terme d'une propriété étendue de la terre et un usage historique du métayage) et dominantes en termes politiques considéraient qu'elles avaient été toujours capables de produire pour satisfaire leurs besoins et qu'elles étaient intégrées dans des circuits de commercialisation au-delà du douar.

Le discours dominant était que, par le passé, le quotidien était rythmé par des famines périodiques et par une grande pauvreté, induite en particulier par le système de métayage Un agriculteur qui avait réussi, et dont la famille avait été auparavant extrêmement pauvre, racontait

comment, par le passé, de nombreuses familles dans sa communauté étaient forcées de travailler pour la famille la plus puissante de la région : « Nous recevions du blé et de l'orge comme paiement et ils gardaient des stocks énormes, qu'ils revendaient en temps de famine. Quand les gens étaient forcés à vendre leur propre terre durant ces périodes, [cette famille] récupérait leurs terres pour quelques grains. Ils se sont enrichis de cette façon. » Un tel système agricole était enchâssé dans des inégalités sociales et politiques. Ce système n'était pas orienté vers les marchés, mais il ne pouvait pas non plus être simplement considéré comme fondé sur une agriculture familiale.

Les années 1980 ont marqué un tournant à la fois dans les dynamiques sociales et dans l'orientation vers le marché des exploitations de petite taille de la région. D'abord, dans les années 1960, des recruteurs (et surtout un recruteur célèbre, Félix Mora) parcouraient les zones intérieures du Maroc à la recherche de travailleurs pour faire face au manque de main d'œuvre dans les mines de charbon en France.

Des milliers de personnes provenant des oasis de la zone présaharienne sont parties pour ces emplois stables et relativement bien payés. Ainsi, environ 80,000 migrants sont partis de la région formée par les vallées du Dra, de Mgoun-Dadès, et du Todhha durant cette période (Atouf, 2011). Par ce mouvement, elles ont rompu la mainmise qu'avaient les régimes de métayage sur la mobilisation du travail, la propriété foncière et la représentation politique (De Haas et De Mas, 1997). La plupart de ces migrants ont maintenu des liens avec la vallée de M'Goun, en finançant la consommation des familles mais aussi en faisant progressivement des investissements dans la terre, la production agricole ou le commerce.

Les histoires orales recueillies ont toutes raconté la transformation qui a débuté dans les années 1980 : les agriculteurs ont commencé à planter des arbres fruitiers dans le but de commercialiser la production. Les métayers ont renégocié avec les propriétaires leur part des bénéfices, qui est passée de 1/5 à 1/3. Certaines familles ont commencé aussi à vendre du maraichage (tomates, pommes de terre, laitues, etc.). Les versements des migrants ont permis aussi aux familles de pouvoir acheter ces productions au niveau local. L'argent a remplacé les grains comme unité monétaire pour l'acquisition de terres (même si la terre n'avait jamais été complètement considérée comme une marchandise). Ceux qui avaient eu l'intuition de planter des arbres dès les années 1970 ont particulièrement réussi, que cela soit des amandiers, des figuiers ou des pommiers entre autres. Les cultures produites se sont ainsi fortement diversifiées.

Les pratiques agricoles se sont elles aussi diversifiées. Le blé d'hiver et le maïs d'été sont restés dominants, mais une troisième saison agricole est apparue. Les agriculteurs ont commencé à planter du maraichage pour pouvoir le vendre lors du retour estival des familles émigrées en Europe, en particulier au mois d'août. Durant cette période de visites familiales et de mariages, le marché local de fruits et légumes était particulièrement actif. Quand cela était possible, les agriculteurs séchaient, stockaient ou transformaient leurs productions agricoles pour pouvoir les vendre durant cette période. Ainsi, en 2009, un litre d'huile d'olive se vendait à 25 DH juste après la récolte mais son prix montait à 50 DH pendant la période de retour des migrants. Cette migration a ainsi apporté aux familles locales les capitaux nécessaires pour augmenter leurs activités agricoles, qu'elles aient ou non des membres émigrés elles-mêmes (De Haas, 2003).

L'émigration a donc appuyé une transformation et une intensification de l'agriculture oasienne, non sa dissolution. Dans la vallée de M'Goun, le douar d' El Harte a été la zone principale d'expansion agricole du fait de sa proximité avec l'oued M'Goun et la présence de larges étendues de

terres. Plusieurs familles ont réussi à initier une dynamique positive. Un des agriculteurs qui a particulièrement réussi a observé que « les gens viennent de partout pour notre maraichage. Notre production est de grande qualité. Les gens viennent pour nos coings, nos figues, nos tomates, nos melons. Tout cela n'existait pas avant. J'ai été le premier à produire de la menthe [dans les années 80], et quand je l'amenais au marché, les gens m'entouraient, ils étaient étonnés. On n'était pas connus pour cela. Petit à petit, on est devenu reconnus pour notre agriculture. »

Ces agriculteurs ont commencé à être renommés pour leurs produits au niveau du marché hebdomadaire régional à Kelaa Mgouna, où ils pouvaient facilement transporter leurs productions et en ne s'appuyant que très peu sur des intermédiaires. Ces agriculteurs vendaient aussi directement à des commerces de détail différents produits (beurre, lait fermenté, produits séchés, préparations alimentaires, etc.). La demande croissante pour leurs produits reflète l'impact de la migration - des revenus plus élevés qui permettent des niveaux de consommation plus élevés – tout comme l'importance accrue des marchés agricoles dans la région tout entière.

Cependant, cette transformation n'était pas bien répartie spatialement. Ainsi, des sécheresses chroniques affectaient à la fois les activités pastorales et l'agriculture intensive dans les communautés d'altitude. Ceci a produit une migration des gens de ces communautés vers la partie basse de la vallée, et les anciens pasteurs sont devenus des ouvriers agricoles dans les zones de production intensive. Ainsi, la crise agricole et les pressions environnementales qui ont été tant décrites dans d'autres oasis ont effectivement eu lieu dans certaines zones de la vallée de M'Goun. Cependant, dans les zones avec un potentiel agroécologique, les changements sociaux et économiques ont permis de nouvelles expérimentations.

Façonner une nouvelle agriculture d'oasis : intégrer la petite production commerciale au système oasien

De l'extérieur, le douar d'El Harte n'apparait pas si différent d'autres communautés oasiennes, avec ses petits champs irréguliers, entourés d'arbres. Cependant, une étude plus précise des pratiques agricoles montre que les agriculteurs de ce douar ont intégré les impératifs commerciaux dans l'agriculture d'oasis : en travaillant sur différents champs petits et dispersés, en commençant à produire dans la steppe, et en diversifiant les productions agricoles.

Taille et morcellement des champs dans le système oasien traditionnel

L'extrême petite taille des champs et leur dispersion est une caractéristique fondamentale de l'agriculture dans les oasis du Pré-Sahara (Battesti, 2005). C'est le cas notamment à El Harte : un des plus grands propriétaires du douar cultive 2 ha, répartis en 30 parcelles. Dans le discours officiel, ce morcellement est présenté comme une contrainte à l'amélioration de la productivité de l'agriculture oasienne, mais ce morcellement permet aussi une diversité des conditions de culture que les agriculteurs peuvent manipuler, à défaut de pouvoir l'éliminer (Royaume du Maroc, 2005).

Tous les agriculteurs ont de nombreuses parcelles à différents endroits de l'oasis. Quelle que soit la taille de l'exploitation dans son ensemble ou son degré d'orientation vers le marché, les agriculteurs ont évalué les différents avantages liés à la position de chaque parcelle pour développer leurs stratégies de culture. La dispersion des parcelles dans l'oasis sert alors à diminuer les risques, en particulier pour les agriculteurs produisant pour commercialiser (Pascon, 1980). Les parcelles situées le long des canaux d'irrigation bénéficient de la percolation de l'eau depuis ces canaux et sont ainsi particulièrement indiquées pour cultiver le maraichage nécessitant beaucoup d'eau. Celles situées proches des maisons sont plutôt réservées à des cultures comme les tomates qui demandent des soins fréquents et qui sont souvent volées. Par ailleurs, les arbres plantés à l'intérieur des parcelles ou sur leurs limites créent différents niveaux d'ombre et différents microclimats, adaptés à différentes cultures.

Des facteurs qui peuvent limiter la récolte dans un endroit peuvent l'augmenter dans un autre. Ainsi, par exemple, la forte exposition au soleil dans une zone avec peu d'arbres rendrait difficile la production de certains légumes, mais est souhaitable pour la production de céréale. La présence d'eau et d'irrigation ont aussi joué un rôle dans la gestion de cette diversité spatiale, en s'appuyant à la fois sur les systèmes traditionnels et sur les nouvelles cultures. La diversité, comme principe de gestion de l'espace, n'est ainsi plus seulement une manière de gérer les risques climatiques : la gestion de la diversité est devenue une stratégie essentielle pour les agriculteurs, qu'ils cherchent à commercialiser leurs productions ou non.

Incorporer de nouvelles extensions dans l'oasis

La diversité des cultures est présente dans les extensions faites dans la steppe autant que dans la partie historique de l'oasis (sur la Figure 2, ces extensions sont nommées « bour », bien que l'agriculture pluviale ne soit pas possible dans la région). Dans le douar d'El Harte, un groupe d'environ 20 ménages (sur 180 environ) ont augmenté leurs parcelles cultivées en reconvertissant des terres en propriété collective. Comme ces terres n'étaient plus utilisées pour le pâturage, les représentants des terres collectives les ont réparties entre les familles demandant des terres. Cependant, à la différence des extensions faites dans de nombreuses autres régions du Maroc, à El Harte ces extensions ne sont pas faites en monoculture mécanisée.

Seule une partie des extensions se sont faites grâce à l'utilisation de forages. L'intensification et l'extension de l'agriculture à El Harte a été permise largement par l'usage d'eau de surface et par l'extension de canaux d'irrigation à partir de l'oued Mgoun. Bien qu'il y ait une inquiétude vis-à-vis de la conversion de zones de steppe écologiquement fragiles en zones de cultures, les agriculteurs engagés dans ce type d'extension décrivent cette extension comme faisant partie des flux et reflux de mise en culture qui ont toujours eu lieu dans la zone (Battesti, 2004). Ceci diffère fortement, selon eux, des investissements capitalistiques dans la steppe qui posent une menace sérieuse pour l'écologie et les ressources en eau dans la région.

Les agriculteurs du douar ont mobilisé les mêmes principes d'agrodiversité que dans la zone historique de l'oasis, en exploitant ce qu'on pourrait appeler le « cycle de vie » de la terre. Depuis les années 1970, un petit groupe d'agriculteurs a commencé à cultiver les terres de

steppe dans les zones proches d'El Harte. Durant les années de mise en culture de ces terres, leurs parcelles dans l'oasis leur apportaient les cultures de subsistance et des envois d'argent réguliers des membres de la famille à l'étranger constituaient un complément. Dans les années 1990, quand les migrants sont revenus à El Harte ou y ont pris leur retraite, leurs familles dans la vallée de M'Goun n'étaient plus dépendantes de ces envois d'argent comme source de financement pour l'agriculture.

Ces investissements agricoles ont permis que l'agriculture soit pratiquée tout au long de l'année. L'argent envoyé par les migrants régulièrement était utilisé pour différents investissements, tels que l'achat ou acquisition de terre ou de plants d'arbres, la location d'un bulldozer pour aplanir la terre, l'amélioration du drainage ou l'accès à l'irrigation. L'investissement méthodique des familles dans la terre, en particulier dans la steppe (les zones à l'ouest du douar El Harte sur la Figure 2) montre la disponibilité de capitaux (en petites quantités) sur une longue période. Ces investissements ont dû être faits dans la durée, il a fallu du temps pour transformer une steppe aride en une terre productive. Les agriculteurs ont investi petit-à-petit et se sont montrés patients, attendant que les nouvelles zones soient productives.

Ces nouvelles terres agricoles ont été incorporées au système oasien et n'ont pas représenté une forme « nouvelle » développée à l'extérieur de ce système. Dans la partie historique de l'oasis, de vieux arbres gênaient parfois, par leur ombre, des cultures nécessitant une exposition fréquente au soleil. Mais, culturellement, il était difficile de les couper. « Bien sûr, on peut imaginer qu'on les coupe », disait un agriculteur, « mais c'est honteux (*hashuma*) d'arracher un arbre. C'est comme si vous tuiez une personne. Cela prend 10 ans pour un arbre de pousser. Ce n'est tout bonnement pas possible de le couper ». Cette citation montre aussi la valeur économique des arbres : en plus d'être une source durable de bois de feu, les oliviers, les figuiers et les amandiers apportent un bénéfice supérieur à celui d'autres cultures. Les agriculteurs élaguent les arbres en essayant de trouver un équilibre entre soleil et ombre, mais personne n'envisage d'arracher tous les arbres d'une parcelle, que ce soit pour des raisons économiques ou agronomiques, une autre raison étant que les arbres aident à créer un micro-climat.

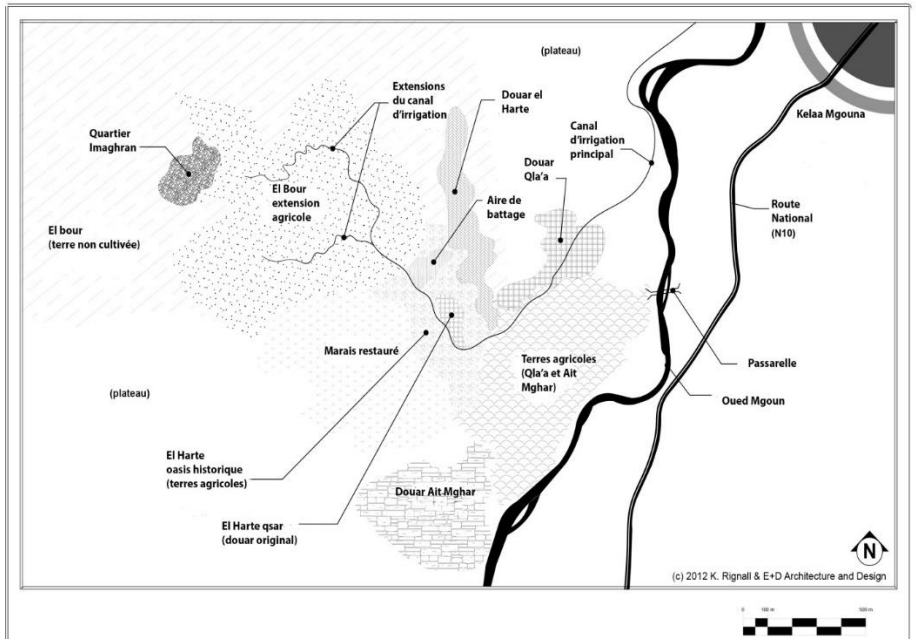

Figure 2. Carte du douar El Harte et de ses environs

Planter des arbres est vu comme un élément important pour faire évoluer les terres vers une meilleure productivité et aussi pour affirmer un droit de propriété sur la terre. Cependant, les agriculteurs jouent sur les avantages de chaque parcelle, selon leurs positions respectives : ils plantent des cultures tolérantes à l'ombre là où les arbres sont plus anciens, et des cultures appréciant le soleil là où de jeunes plants d'arbre viennent d'être plantés.

Spécialisation, diversité et profits recherchés dans les interstices

Les exploitations agricoles qui ont réussi leur évolution vers une agriculture tournée vers le marché ont reproduit plusieurs fois les approches présentées ci-dessus, et n'ont pas cherché à s'en éloigner. Elles ont joué avec les conditions agroécologiques plutôt que vouloir s'en abstraire. Un agriculteur nous a rappelé que l'agriculture est trop imprévisible dans un tel environnement, il n'est pas possible de ce fait de se concentrer sur une ou deux cultures intensives. La production de différentes cultures et la minimisation des coûts des intrants et de la main d'œuvre sont des éléments essentiels pour le succès des pratiques agricoles dans un tel environnement incertain.

La diversité du système oasien offre ainsi des avantages spécifiques pour les agriculteurs produisant pour le marché : ces avantages ne proviennent pas d'économie d'échelle mais plutôt d'une flexibilité dans la capacité d'entrer et sortir d'une production de subsistance et un recours aux variations de productivité et de rentabilité des différentes cultures.

Cette diversité leur permet de produire à la fois de façon fiable pour leur propre consommation et aussi de construire leur propre « niche » au niveau du marché de Kelaa Mgouna. La viabilité économique de l'exploitation ne tient alors pas tant à la superficie produite, mais se fonde plutôt sur la capacité à identifier des profits dans les « interstices » des systèmes de production.

L'agriculteur présenté dans le Tableau 1 illustre cette approche : il a cherché à bénéficier de toutes les opportunités offertes par différentes cultures et par les prix de marché. Cette famille est, parmi les 12 enquêtées en détail, celle la plus tournée vers le marché. Leur production change chaque année, mais, de façon générale, cette famille produit typiquement 20 cultures différentes pendant l'année.

En estimant les chiffres indiqués dans le Tableau 1, le chef d'exploitation n'a pas pris en compte la production de maraichage pour la consommation familiale. Il explique que sa famille va vendre chaque semaine leurs productions au marché, une fois que les besoins familiaux ont été satisfaits. Les données présentées dans le Tableau 1 sont fondées sur sa propre analyse des marges obtenues pour les différents légumes vendus, en prenant en compte aussi l'équivalent en valeur des légumes consommés par la famille. Ceci montre la forte implication entre agriculture de subsistance et agriculture de marché.

Dans le douar, certaines familles gagnent beaucoup sur les marchés, mais le chef d'exploitation mentionné ci-dessus insiste sur le fait que leur réussite est fondée sur l'accumulation de petits profits réalisés par la vente de différentes cultures tout au long de l'année. Malgré la petitesse de leur exploitation, cette famille cherche constamment à obtenir un profit là où c'est possible. Par exemple, il est plus rentable de presser les olives et de vendre l'huile que de vendre directement les olives, même si le pressage demande un travail additionnel.

Comme dans de nombreux systèmes paysans, le travail disponible au niveau de la famille est utilisé pour obtenir différents produits qui permettent de diminuer les coûts de production et/ou un profit additionnel. Un autre exemple : lorsque le bois de feu collecté est supérieur aux besoins familiaux, il est transformé en charbon qui sera vendu en août, lorsque les migrants reviennent au pays, et que les prix sont élevés. Les bois et les roseaux secs collectés sur les parcelles ont plusieurs usages : ils servent à la réparation de la maison, sont vendus comme matériel de construction ou bien sont utilisés pour fabriquer des treillis, pour la vigne ou les tomates. Les mauvaises herbes coupées dans les parcelles ou le long des canaux d'irrigation servent à diminuer le coût des aliments de bétail.

A peu près tout ce qui est produit, ou qui est initialement un déchet (comme les coques d'amande, les résidus du pressage des olives, etc.) trouvent une autre utilisation, souvent comme aliment pour animaux.

Des « accalmies » dans les horaires de travail offrent d'autres opportunités d'augmenter les revenus. La famille dont quelques comptes sont présentés dans le Tableau 1, collecte un volume important d'amandes chaque année, qui sont en général vendues non décortiquées et en gros à un intermédiaire qui vient à la ferme. Lorsque cette famille dispose de temps, cependant, elle se rassemble dans la cour de l'exploitation pour casser les coques et pouvoir vendre les amendons au kilo, à un meilleur prix. Les agriculteurs accordent un intérêt particulier aux cultures qu'ils peuvent sécher, stocker et vendre à différentes périodes ou différents endroits, ce qui permet à la fois de constituer une épargne et d'améliorer les profits.

Selon les usages traditionnels, les villageois peuvent collecter les résidus de culture sur les parcelles d'autres agriculteurs, résidus qui peuvent ensuite être séchés et vendus comme fourrage en hiver, lorsque les prix montent. Ces stratégies ne sont pas uniquement celles des familles les plus pauvres. Au contraire, elles sont essentielles pour les familles qui réussissent le mieux, et qui justement peuvent se permettre de sécher et de stocker une diversité de récoltes, plutôt que de les vendre pour pouvoir satisfaire des besoins urgents de consommation.

Un des agriculteurs de la vallée qui a le mieux réussi a remarqué qu'il n'avait jamais eu à vendre la terre lorsque sa famille avait besoin d'argent : « nous avons des arbres, nous avons ainsi des olives, des figues, des amandes. Nous nous en nourrissons et, de temps en temps, lorsque nous devons acheter quelque chose, nous prélevons une partie des stocks et nous les vendons ».

Calculer la rentabilité de l'agriculture dans un tel contexte est un défi, d'autant plus que le travail familial est utilisé hors marché et que de nombreux produits de l'exploitation permettent de réduire les dépenses familiales. Une analyse coût-bénéfice simple serait aussi inadéquate parce que l'agriculture produit des bénéfices importants mais non quantifiables, tels que la participation à la gestion de la communauté et l'accès à des réseaux de réciprocité qui jouent une fonction d'assurance.

Les ménages peuvent s'adapter à un manque de main d'œuvre, par exemple en s'appuyant sur leurs réseaux, en utilisant des outils ou des animaux. Ils peuvent accéder à des fonds en cas d'urgence, de célébration, de funérailles ou autres besoins. Ne pas participer à l'économie agricole locale et aux relations sociales dans la communauté fragiliserait les relations et l'accès à ces réseaux de solidarité.

Tableau 1: Production agricole et revenu pour une famille lors de la période agricole 2009-2010

Culture	Production	Revenu net (Dirham)
Grains et fourrage pour la consommation du foyer		
Blé	1200 kg	4 500 (calculés)
Orge	600 kg	1 100 (calculés)
Maïs	1000 kg	2 000 (calculés)
Luzerne	650 *qarda* [2]	2 250 (calculés)
Arbres et autres cultures de marché		
Rose	1 tonne	9 000
Amandes	400 kg (100 kg pour la consommation familiale)	2 800 (700 calculés)
Figues	60O kg (180 kg pour la consommation du foyer)	2 080 (720 calculés)
Grenades	1 tonne	8 000
Pomme	200 kg	1 000
Huile d'olive	150 litres (150 litres pour la consommation du foyer)	4 500 (4 500 calculés)
Légumes et herbes [3]		
Tomates		16 000
Fèves		8 400
Navet		6 000
Pommes de terre		4 800
Carottes		3 500
Herbes (coriandre, persil)		3 000
Menthe		1 500
Courge		1 500
Pois		1 500
Divers		
Beurre		1 400
Vente de bétail		8 000
Différents coûts (pour le bétail, location de tracteur) Les coûts des semences et des fertilisants sont inclus dans le revenu net pour chaque culture		(- 38 600)
Total		60 150

Source: étude de terrain en 2010

[2] Une *qarda* est une unité locale de mesure du fourrage, il s'agit ici d'une botte de Luzerne séchée.
[3] Le chef d'exploitation n'a pas estimé la production de maraichage pour la consommation familiale.

Dans le douar d'El Harte, aucune famille du douar ne vit uniquement de l'agriculture. La viabilité de l'agriculture familiale ne réside pas dans le fait qu'une famille puisse vivre de façon exclusive de son revenu agricole Pourtant, elle peut être, comme le montre le Tableau 1, pour une des familles qui possèdent une des plus grandes exploitations du douar, une source majeure de revenu. Des revenus substantiels sont tirés aussi bien du maraichage, que de roses, d'huile d'olive ou d'amandes.

Le Tableau 2 montre la diversité des structures de propriété. L'accès à la propriété foncière est très inégal à El Harte, tout comme dans le reste du Maroc. Un faible nombre de familles peuvent dépendre exclusivement de l'agriculture. En fonction du nombre de membres de famille ayant émigré à l'étranger, de la structure foncière, et de l'implication dans l'agriculture, il est possible d'estimer que 12 des 180 familles pratiquent l'agriculture comme principale source de revenu. Bien que ce nombre soit faible, les effets multiplicateurs des activités de ces 12 familles sont considérables : elles expriment une demande de main d'œuvre payée en argent liquide, en nature, ou bien par l'échange d'intrants.

Opportunités et limites de l'agriculture oasienne

Au sein des exploitations, les paysages les plus diversifiés sont ceux des exploitations orientées vers le marché et ayant un accès à de la main d'œuvre à la fois payée et non payée. L'accès à la main d'œuvre (à la fois en quantité et en termes de ratio entre genres) est important pour se lancer dans l'agriculture intensive. Si l'accès à la terre est important, souvent celui à la main d'œuvre est le facteur limitant. Des familles n'ayant pas suffisamment la possibilité de disposer de main d'œuvre non payée sont obligées de s'orienter vers des systèmes de production simplifiés.

Ainsi, une famille se limitait à la production de blé et de maïs, en rotation, parce qu'il n'y avait qu'un adulte masculin (le chef d'exploitation), sa femme et leurs jeunes filles. Le père était engagé à plein temps dans la construction : cela lui permettait d'obtenir un revenu mais limitait ses options en termes de système de culture.

Tableau 2. Distribution de la propriété foncière dans le douar d'El Harte (données 2010)

Superficie	**Nombre de familles**	**Pourcentage**
0	62	46,6%
1 à 1250 m^2	14	10,5%
1250 à 2500 m^2	17	12,8%
2500 à 2750 m^2	9	6,8%
2750 à 5000 m^2	4	3,0%
5000 à 7500 m^2	11	8,3%
7500 m^2 à 1 ha	4	3,0%
1 ha à 1,25 ha	2	1,5%
1,25 à 1,5 ha	3	2,3%
1,5 ha à 1,75 ha	2	1,5%
1,75 à 2 ha	5	3,8%
Total	133	100%

« Pour un homme comme moi », il expliquait, « c'est très difficile de miser sur l'agriculture. On a besoin d'avoir suffisamment de terres mais avoir la terre ne sert à rien si on n'a pas les personnes pour la travailler ». C'est du fait de ce manque de main d'œuvre qu'il ne se lançait pas dans la production de maraichage. Même s'il cherchait de la main d'œuvre salariée, ces ouvriers agricoles ne feraient que certaines tâches bien limitées (préparer le sol, par exemple), et ne peuvent s'occuper, au quotidien, de cultures très demandeuses en soin comme les tomates, soins en général prodigués par les femmes.

Cette famille n'était pas non plus capable de payer 70 DH par jour (pour un ouvrier masculin, les femmes sont, elles, payées 50 DH par jour) pour des tâches périodiques.

Peu de familles ayant un nombre limité d'adultes peuvent se permettre d'embaucher de la main d'œuvre de cette façon. Les membres de ces familles travaillent généralement comme ouvriers agricoles localement ou ailleurs au Maroc et ne peuvent envoyer suffisamment d'argent pour à la fois couvrir les dépenses familiales et pour payer de la main d'œuvre (contrairement aux familles ayant des migrants internationaux, et qui envoient des sommes conséquentes et de façon régulière).

Toutes les personnes enquêtées avaient en tête la forte rentabilité du maraichage, mais les contraintes de main d'œuvre excluaient de nombreuses familles des opportunités offertes par « l'agriculture de la migration ».

L'accès à un système de production intensive et diversifié reste un privilège et un reflet de la position de certaines familles dans les relations sociales de production, au-delà de la simple question de la propriété foncière.

Accéder à la main d'œuvre adéquate ne signifie pas avoir toute la main d'œuvre nécessaire au sein même de la famille, mais plutôt être capable de mobiliser de façon flexible et peu onéreuse une main d'œuvre extérieure à la famille durant les périodes de pointe de travail. Les membres de la famille, non payés, constituent le cœur de la main d'œuvre pour les exploitations orientées vers le marché, comme dans pour les exploitations familiales ailleurs. De même, comme ailleurs, d'autres types de main d'œuvre payée et non-payée coexistent avec la main d'œuvre familiale.

Ces différents types de main d'œuvre interagissent avec les dynamiques migratoires. Presque chaque famille avait au moins un membre travaillant en zone urbaine au Maroc – même les familles s'investissant le plus dans l'agriculture –. Même si l'agriculture orientée vers le marché offre des opportunités de revenu et d'emploi intéressantes dans le douar d'El Harte, personne ne considère que l'agriculture réduise l'importance du travail salarié. Les habitants du douar voient ces deux formes de revenu comme complémentaires.

Par ailleurs, tandis que certains membres des communautés en altitude trouvent un emploi dans les zones urbaines du Maroc, ceux qui restent descendent dans la vallée et proposent leur travail, devenant parfois de nouveaux métayers car n'ayant pas les ressources financières pour cultiver à leur propre compte. Leur statut social s'est fragilisé, par rapport à l'époque durant laquelle le pastoralisme en extensif constituait le système de production dominant. Ces contrats de métayers sont bien moins stables qu'avant l'époque des migrations. La présence de ces ouvriers agricoles, au statut et aux revenus très précaires, montre que la « nouvelle agriculture » à El Harte ne correspond pas nécessairement à une amélioration pour tous les résidents dans la zone. Cette agriculture

reste dépendante d'une main d'œuvre familiale non payée, d'échanges de main d'œuvre, et de l'accès à une main d'œuvre faiblement payée.

Conclusion

Assurer la viabilité d'exploitations de petite taille dans des zones favorables en termes agro-écologiques nécessite une approche qui prenne en compte comment les agriculteurs connectent l'agriculture à leurs différents moyens d'existence. Dans le douar d'El Harte, les investissements pérennes et sur le long terme en agriculture que ces agriculteurs effectuent ne représentent pas une nostalgie pour le passé ou une évaluation naïve de possibles gains économiques. Plutôt, les agriculteurs de El Harte qui ont accès aux capitaux, à la terre et à l'eau ont développé une forme d'agriculture qui représente une part importante, voire croissante, de leurs revenus.

Cette nouvelle forme d'agriculture est accompagnée par l'émergence de nouvelles inégalités. Ceci souligne la complexité des transformations rurales actuelles, et le besoin d'évaluer comment des politiques peuvent accompagner les agriculteurs de petites exploitations tout en limitant ces impacts négatifs en termes d'inégalités.

Les politiques agricoles ont tendance à s'intéresser en priorité à l'accès aux crédits, à des marchés de la terre plus ouverts, et à appuyer la production de cultures pour le marché aux dépends de cultures de subsistance apparemment moins rentables.

Le cas du douar El Harte montre que ces politiques peuvent se tromper de diagnostic. Les agriculteurs de ce douar évitent les institutions formelles de crédit du fait des risques et de la culture locale, et s'appuient plutôt sur les versements réguliers des membres de la famille ayant migré, pour faire des investissements agricoles sur le long terme. Ce serait peut-être une piste – chercher à mieux prendre en compte et accompagner ces transferts internationaux.

Il y a peu de réponses faciles sur comment appuyer des économies rurales et des agriculteurs de petites exploitations dans un contexte de compétition croissante sur les marchés internationaux.

Il serait intéressant de laisser les agriculteurs développer un mélange de cultures pour le marché et de subsistance, plutôt que d'inciter les agriculteurs à se focaliser sur quelques cultures de marché risquées. Ceci permettrait de profiter des forces agro-écologiques de l'agriculture d'oasis et d'améliorer la durabilité économique et écologique de ces zones.

Plus généralement, un appui financier direct, le développement d'infrastructures d'irrigation et l'accompagnement à la commercialisation peuvent ne pas sembler très novateurs mais, peut-être, de tels appuis pourraient aider les agriculteurs des oasis du sud-est du Maroc à mener les innovations qu'ils sont prêts à expérimenter.

Pour en savoir plus

Ait Hmida A, 2003. Systèmes de production et strategies des agriculteurs dans les oasis de la region d'Errachidia au Maroc. *New Medit,* 2 : 37-43.

Akesbi N, 2014. *Le Maghreb face aux nouveaux enjeux mondiaux : Les investissements verts dans l'agriculture au Maroc*. Note de l'IFRI. Paris : Institut français des relations internationales.

Atouf E, 2011. *L'Histoire de l'Emigration Marocaine au Bassin Minier du Nord-Pas-de-Calais (1917-1987).* Rabat, Maroc : Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe.

Aziz L, Elquaoumi I, 2016. Analyse des stratégies d'adaptations des agriculteurs de Skoura (Ouarzazate) aux changements climatiques. *Alternatives Rurales* 4.

Battesti V, 2005. *Jardins au désert: évolution des pratiques et savoirs oasiens.* Paris: IRD Éditions.

Berques J, 1955. *Structures sociales du Haut-Atlas*. Paris : Presses universitaires de France.

Berahmani A, Zeddouk M, Ouhajou L, Ouzidane M, Zirari A, 2015. La gestion écosystémique pour le développement durable des territoires agricoles fragilisés par les dégradations environnementales. *Alternatives Rurales,* 3, 1-16.

De Haas H, De Mas P, 1997. Retombées Ecologiques et Humaines de la Migration dans l'Agriculture Marginale des Oasis et Montagnes Marocaines. L'Émigration Maghrébine vers l'Europe: Espace et Investissement. *Cahiers du CEMMM*, no. 5. Oujda: Université Mohammed Ier, 47-74.

De Haas H, 2003. *Migration and Development in Southern Morocco: The Disparate Socio-Economic Impacts of Out-Migration on the Todgha Oasis Valley*. Thèse de doctorat. Nijmegen : University of Nijmegen.

FAO, 2013. Paysans et entrepreneurs: investir dans pour la sécurité alimentaire l'agriculture des petits exploitants : Un rapport du Groupe d'experts de haut niveau sur la sécurité alimentaire et la nutrition (HLPE). Rome : FAO.

Fusillier JL, El Amami H, Le Gal PY, 2009. Stratégies des agriculteurs des oasis du Nefzaoua : entre logique patrimoniale et productive, une mise en valeur agricole orientée vers l'extension des palmeraies, malgré les risques pour la durabilité des oasis. Atelier SIRMA sur la gestion des ressources naturelles et développement durable des systèmes oasiens du Nefzaoua, Douz, Tunisie, 25-27 février 2009.

Joly F, 1946. La modernisation rurale au Maroc. *Annales de Géographie*, 55(299) : 210-213.

Koohafkan P, Altieri M, 2010. *Systèmes Ingénieux du Patrimoine Agricole Mondial : un héritage pour le futur*. Rome : Organisation des Nations-Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture.

FAO, 2015. *L'Agroécologie pour la sécurité alimentaire et la nutrition. Compte-rendu du symposium international du FAO*. Rome : 18-19 septembre 2014.

La Vía Campesina. 2015. Agroécologie paysanne pour la terre et la souveraineté alimentaire. *Les Cahiers de la Vía Campesina*, No. 7. Harare : Secrétariat International de la vía campesina, mouvement paysan international.

Mahdi M, 2014. Devenir du foncier agricole au Maroc : Un cas d'accaparement des terres. *New Medit*, 13(4): 2-10.

Mahdi M, 2015. *Paysages culturels de l'agropastoralisme du Haut-Atlas, un patrimoine à valoriser !* Article déposé sur le site socioma.

Naciri M, 1986. Les ksouriens sur la route : émigration et mutation spatiale de l'habitat dans l'Oasis de Tinjdad. *Annuaire de l'Afrique du Nord,* 25 : 347-364.

Pascon P, 1980. *Études rurales: idées et enquêtes sur la campagne marocaine.* Rabat: Société Marocaine des Editeurs Réunis.

Rignall K, 2016. The labor of agrodiversity in a Moroccan oasis. *The Journal of Peasant Studies*, 43(3) : 711-730.

Royaume du Maroc, 2005. *Dossier: le foncier agricole. Situation de l'agriculture marocaine 2005*. Rabat: Ministère de l'Agriculture du Développement Rural et du Pêche Maritime

Van der Ploeg J, 2014. *Les paysans du xxie siècle : Mouvements de repaysannisation dans l'Europe d'aujourd'hui.* Paris : Les Éditions Charles Léopold Mayer.